

FETES ET PRATIQUES RELIGIEUSES

Les fêtes religieuses d'antan n'ont, dans notre souvenir que peu de ressemblance avec celles de l'époque actuelle. Elles étaient peut-être un peu trop "pompeuses" mais c'était l'époque du mysticisme, de la foi du charbonnier ; je vous l'accorde, les pratiques étaient peut-être un peu trop rigoristes mais je pense fermement que l'on y croyait, alors que la foi de nos jours laisse quelque peu à désirer.

Trop de rigueur de notre temps ? Trop de laisser-aller maintenant ?... A chacun de juger. Mais les fêtes religieuses de notre jeunesse, nous y tenions, nous faisons tout avec ferveur, ce qui ferait aujourd'hui sourire nos enfants et petits-enfants.

En suivant le calendrier civil, il faut attendre le 2 février, date de la présentation de Jésus au temple, fête plus communément appelée la Chandeleur. Le soir, à 18h, office avec distribution de cierges que l'on emportait chez soi et que l'on allumait les jours d'orage pour empêcher la foudre de tomber sur la maison. Une prière en forme de quatrain accompagnait ce rite dans certaines familles : "Sainte Barbe, Sainte fleur,
La couronne du Seigneur,
Quand le tonnerre tombera,
Sainte Barbe le retiendra".

Ce cierge béni était également allumé au chevet des morts, près de la branche de buis béni pour les Rameaux. Ce jour était enfin -faut-il dire : surtout ?- celui des crêpes.

Arrivait Mars et le temps de Carême, période de 40 jours allant du Mercredi des Cendres au jour de Pâques, et pendant laquelle il fallait "faire pénitence", pratiquer "le jeûne et l'abstinence"; le jeûne imposait aux personnes de 21 à 60 ans de ne faire qu'un seul "vrai" repas par jour, avec seulement du liquide au petit déjeuner et une légère collation le soir. L'abstinence, à partir de 7 ans, consistait à se priver de viande. Malades et travailleurs de force étaient dispensés de ces obligations.

A la cérémonie du Mercredi des Cendres, donc, le prêtre traçait une croix sur le front de chaque fidèle avec son pouce imprégné de cendres de buis béni l'année précédente, en disant -en latin bien sûr: "souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière".

Le mois de Mars était "le mois de St Joseph" ; il y avait prière tous les soirs à l'église. En mars ou Avril -selon la date de Pâques-, il y avait aussi la fête des Rameaux, pour rappeler l'entrée de Jésus à Jérusalem ; chacun apporte ce jour-là -la coutume s'est maintenue- un rameau de buis que le prêtre bénit au cours de la messe, marquée par la lecture d'un très long évangile. Ce qui a disparu, c'est -usage profane introduit dans cette cérémonie- le "craquelin", petit gâteau en couronne torsadée piquée de grains de sucre, que l'on accrochait au buis et que les enfants, bien sûr, mangeaient sans attendre la fin de la messe.

Arrivait la semaine pascale ou "semaine sainte", du mercredi au samedi ; elle est évoquée dans les souvenirs de Gilberte Reynaud-Dulaurier ; j'y ajoute seulement quelques détails. Le Saint Sacrement (l'hostie consacrée) était enfermé dans l'ostensoir, pièce d'orfèvrerie d'une cinquantaine de centimètres de hauteur, composée d'un pied ouvragé supportant un grand soleil rayonnant enfermant en son centre la custode, petite boîte ronde vitrée contenant l'hostie. L'ostensoir trônait en haut du reposoir installé dans la nef de la Sainte Vierge. Le Saint Sacrement ne devant pas rester seul, on se relayait même la nuit pour "l'adoration". Le Vendredi Saint, jour de la mort du Christ, toutes les statues de l'église étaient recouvertes d'un voile violet en signe de deuil et les fidèles suivaient le "Chemin de Croix". Le prêtre, assisté de deux enfants de chœur, s'arrêtait devant chacune des quatorze "stations" (plaques marquées d'une croix) ornant les murs latéraux et représentant quatorze épisodes de la Passion du Christ. Récit de l'épisode, prière et chants accompagnaient chaque arrêt. Pour suivre de notre place et nous agenouiller quand il le fallait, face à la station correspondante, nous tournions chaque fois "d'un cran" notre chaise : petite diversion fort utile dans un exercice assez long, pour des jeunes filles de 13 ou 15 ans...

La longue cérémonie du Samedi Saint -elle devait bien durer jusqu'à 11h30- voyait le "retour des cloches" ; Léon Cattin, notre sonneur, les lançait à toute volée. Alléluia ! Alléluia ! Le Christ est ressuscité ! Fini le carême ! La preuve, c'est qu'à la boucherie, on débitait ce jour-là "le boeuf gras" que le boucher, Mr Merle, avait promené le Jeudi Saint, tout enrubanné, et exposé ensuite sur la Place de la Bascule. A l'église, les voiles violets ont disparu, en un mot, c'est la joie.

Le dimanche, jour de Pâques, une belle messe solennelle où chacun arborera sa tenue printanière ; qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il gèle, c'est Pâques, donc on s'habille de neuf !

Nous arrivons au mois de Mai, mois de la Sainte Vierge ; prière à l'église chaque soir ; on égrenait les cinq dizaines du chapelet. Ce mois de Mai est aussi celui des Rogations ; la semaine de l'Ascension, les lundi, mardi et mercredi, le matin, nous partions en procession, à travers champs et chemins de campagne, par trois itinéraires successifs qui nous conduisaient dans le quartier de Choché, puis vers Cormérieu et le Milloret, enfin vers le château de Longpra et Plampalais. On avançait en psalmodiant les litanies des Saints. Nous étions alors jeunes et gais et en cette occasion, oui, on essayait vainement d'être pieux. Que voulez-vous ! on aime rire à cet âge ; que de fous rires n'a-t-on pas pris en chantant "Sancti Gervasi et Protasi, orate pro nobis" ! La procession s'arrêtait près des croix de carrefour, bien fleuries par les habitants des hameaux ; le prêtre bénissait la terre et les petites croix blanches, faites de baguettes écorcées, que les paysans plantaient ensuite en bordure de leurs champs pour la réussite des cultures. C'était certes très folklorique, mais ces processions dans la brume du petit matin avaient un certain charme. Après on devait se dépêcher, car il fallait que les ouvrières soient à l'heure à l'usine ; mais on était contentes.

Le Jeudi, jour de l'Ascension, la grande procession se faisait à la croix qui existe encore sous le château de la Rochette. Là était dressé un magnifique reposoir et les fidèles étaient plus nombreux que les jours précédents. Les Enfants de Marie étaient là avec leurs voiles et leurs bannières, les dames du Rosaire avec leur bannière également, les enfants de chœur, plus tous les fidèles chantant encore les litanies des Saints.

Autre fête pompeuse : la Fête-Dieu, le deuxième dimanche après la Pentecôte. Une douzaine au moins d'enfants de chœur s'étaient exercés la semaine précédente. Et le jour de la cérémonie, pendant la messe, vêtus de soutanes rouges et de surplis blancs, ils formaient successivement dans le chœur de l'église, sous la direction de l'un d'eux qui les guidait à l'aide d'un "claquoir" en bois, diverses figures ; les uns, les thuriféraires, balançaient en cadence un encensoir, les autres lançaient vers le ciel, après les avoir portés à leurs lèvres, des pétales de rose puisés dans une corbeille décorée qu'ils tenaient devant eux, retenue à leur cou par un ruban. Et l'après-midi, après les vêpres, même cérémonie pour se rendre de l'Eglise au lieu où était installé le reposoir. Tout le long de la rue, les trottoirs étaient ornés de pots de fleurs ! La procession avançait lentement pour permettre à la petite troupe d'exécuter ses figures, devant le prêtre tenant l'ostensoir et abrité sous le dais porté par quatre hommes de la paroisse ... Il y avait ainsi beaucoup de processions en ce temps-là ; l'accroissement de la circulation automobile ne le permettrait plus maintenant.

Juin, mois du Sacré-Coeur ; de nouveau, prière en commun le soir, ce qui n'empêchait pas notre malice juvénile de sourire en apprenant le nom de celle qui fut l'apôtre de cette dévotion au Sacré-Coeur : Sainte Marguerite Marie Alacoque.

Juillet, temps chaud des vacances, pas de cérémonie particulière. Puis venait le 15 août ; c'est la fête de la Vierge Marie, l'Assomption, avec une belle messe solennelle, bien sûr, mais pour nous, cette date correspondait surtout à la kermesse paroissiale que nous avions fébrilement préparée la semaine précédente avec Mademoiselle Boffard.

Premier Novembre : la Toussaint ; 2 novembre : fête des Défunts : chrysanthèmes et prières, fête triste des morts après la célébration, la veille, de "tous les saints". Une tradition non conservée de nos jours : après les vêpres, procession jusqu'au cimetière, allocution de circonstance, bénédiction des tombes par le prêtre, chant du "Libera me". La fanfare locale jouait un air funèbre ; on passait...ou... l'on priait devant les tombes, on rencontrait des parents, des amis que l'on ne voyait parfois qu'en cette occasion qui ramenait au pays ceux qui en étaient partis ; et on rentrait chez soi un peu tristes.

Avec Décembre, c'était le temps de "l'Avent", de "l'arrivée" de Jésus à Noël. Sur ce point, la tradition a peu changé (même si dans nos coeurs "rien ne vaut les Noël d'antan") : crèche, lumières, messe de minuit, dans les chants et le recueillement ; à ceci près que parfois... mais, qu'est-ce qui arrive ? de la musique ? Oh rien ! ce sont les conscrits, sortant de leur réveillon et qui, un peu éméchés, tapent sur la grosse caisse et sonnent du clairon, et cela juste pendant la messe, pointant même bruyamment, à l'occasion, leur nez au fond de la nef... Le Père Curé pas content du tout...

Et puis, tout doucement s'éteint l'année. Une nouvelle va commencer, ramenant les mêmes cérémonies.

Voilà en quelques pages l'essentiel de la vie religieuse de notre jeunesse. Mais il y a aussi, en dehors des fêtes régulières certaines autres coutumes disparues que nous pouvons faire revivre quelques instants.

Les cérémonies du dimanche

Il y en avait quatre : la messe de communion à 7h30 , la grand-messe chantée à 10h ; à 14h30, les vêpres avec chant de psaumes et "salut du Saint Sacrement" ; et enfin, à 18h, les complies, pour "compléter" la journée par des prières du soir et encore des chants. Le "jour du Seigneur" était bien occupé et le patronage, entre vêpres et complies, était notre seule distraction de groupe de la semaine.

"L'asperges me"

Le dimanche, au début de la grand messe, le prêtre accompagné d'enfants de chœur retenant les pans de sa chape et portant le bénitier, descendait la grande nef en bénissant la foule avec le goupillon, pendant le chant de "l'asperges me; domine" ("purifie-moi, Seigneur").

Le chœur de chant

Il y avait à la fois des chantres et des chanteuses. Les hommes, à peine une demi-douzaine, d'âge très variable, occupaient les stalles (à l'époque, le prêtre officiait devant le grand autel et tournait le dos aux fidèles). Les hommes, donc, chantaient à l'unisson ou "entonnaient" individuellement les psaumes ; ils n'avaient pas tous l'oreille très musicienne, mais le cœur y était. Les chanteuses -les adolescentes appelant celles de 25 ou 30 ans les "vieilles"- se groupaient comme maintenant aux premiers rangs de la nef centrale, mais l'harmonium était dans le chœur, devant la "stalle pastorale".

Le pain béni

C'était une galette ronde, faite par le boulanger, parfumée au safran et donc, d'une belle couleur jaune d'or ; les enfants de chœur, à la sacristie, se disputaient le privilège de la découper en petits cubes ... et d'en croquer les premiers quelques morceaux. La distribution se faisait à la grand messe, dans une corbeille d'osier, protégée d'un linge blanc. Une tranche avait été réservée, que la famille offrant un pain le dimanche donnait, la semaine suivante, pliée dans une serviette blanche, à une autre famille ; cela s'appelait "passer le crochon". Coutume disparue qui représentait le pain partagé entre chrétiens.

La Communion

Si l'on avait l'intention de communier, on ne pouvait le faire qu'à la messe de 7h30, ou de 6h30 la semaine ; il fallait être à jeun depuis minuit. On s'agenouillait en rang le long de la table de communion et c'est le prêtre lui-même qui déposait l'hostie sur la langue de chacun ; on se passait de l'un à l'autre un petit plateau que l'on tenait sous le menton pour le cas où l'hostie tomberait, que de surcroît on ne devait pas toucher avec les dents. Au lieu de plateau, il y eut précédemment un linge blanc accroché tout le long de la rampe de communion et que chacun soulevait à hauteur du menton. Ce cérémonial protégeant la dignité de la "présence réelle" a été bien simplifié de nos jours.

Chaises, chaire, nécrologe et âmes du Purgatoire

Autrefois, à l'église, chacun avait sa chaise numérotée et si elle lui appartenait en propre, marquée à son nom ; l'usage d'une chaise donnait lieu au paiement d'une petite redevance annuelle. C'est du haut de la chaire que le prêtre s'adressait aux fidèles, pour les sermons et les diverses communications intéressant la vie de la paroisse ; c'est en chaire qu'il lisait le nécrologe, liste des défunts que les familles, contre redevance, proposaient aux prières de l'assistance. Pour que les âmes des défunts ne restent pas trop longtemps à souffrir dans les flammes du purgatoire, ce lieu intermédiaire entre le ciel et l'enfer, il fallait dire des messes pour elles. Une quête spéciale y pourvoyait, "la quête pour les âmes du Purgatoire" ; elle était faite au cours de la messe, dans "le plat des âmes", récipient métallique ovale (on aurait dit "une grosse boîte de "pilchards"...) ; le fond était recouvert d'un feutre rouge (était-ce pour amortir le bruit des pièces de monnaie ...?) et une poignée en bois permettait de le tendre aux fidèles.

Les derniers sacrements

Lorsqu'un malade était gravement atteint -parfois à ses derniers moments-, on allait chercher Mr le Curé pour lui administrer "les derniers sacrements". Un enfant de chœur le précédait, agitant une clochette pour avertir du passage du prêtre avec l'hostie (on disait "il porte le Bon Dieu"). Et chaque personne rencontrée devait marquer son respect par un signe de croix ou une genuflexion ou, tout au moins, en s'arrêtant. Le malade se confessait, communiait ; puis le prêtre lui donnait "l'extrême-onction", appelée aussi "le saint viatique". Cela consistait à oindre avec le pouce certaines parties du corps pour les purifier (paupières, oreilles, narines, lèvres, mains et pieds) avec "l'huile des infirmes", consacrée pour cet usage, le Jeudi Saint.

Les enterrements

Le prêtre, avec les enfants de chœur, allait faire "la levée du corps" au domicile du défunt. Ce déplacement parfois à longue distance, fut remplacé à l'époque du Père Graëff par trois points de rencontre -les trois accès dans le bourg- entre le cortège funèbre et l'officiant : le pont du Versoud, le pont du Moulin, le pont de la Gaieté.

Il y avait trois "classes" : 1ère, 2ème, 3ème, selon le "faste" tout relatif de la cérémonie, c'est-à-dire selon la richesse des familles. Donc, trois, deux ou une cloches, trois, deux ou un enfant de chœur et un nombre de cierges lui aussi décroissant. La première classe donnait droit aux tentures accrochées le long des stalles, tentures noires bordées de galons argentés et semées de larmes d'argent. Il n'y avait une messe que si les funérailles avaient lieu le matin. Pendant le chant du "Libera me", on faisait comme aujourd'hui le tour du cercueil en le bénissant avec le goupillon, mais le prêtre présentait au passage à chacun un crucifix qu'on embrassait et qu'il essuyait rapidement avant de le tendre au suivant. Cette pratique faisait que beaucoup d'hommes -respect humain ? ou souci d'hygiène ?- n'entraient pas à l'église ; ils attendaient au café ou sur la place que le cortège sorte.

Le corbillard qui servait pour St Geoire et les communes voisines, était alors tiré par deux chevaux recouverts d'une housse noire, s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme mariés, blanche s'il s'agissait d'un(e) célibataire ou d'un enfant. Les chevaux, à leur têtière, le toit du corbillard à ses quatre angles, portaient un grand plumet frissonnant au vent. De chaque côté du corbillard pendaient deux cordons terminés par un gros gland ; ils étaient tenus par quatre amis ou conscrits du défunt ; on appelait cela "tenir les cordons du poêle" (c'est-à-dire du "drap" recouvrant le cercueil). Si le défunt faisait partie de la fanfare ou en était membre honoraire, celle-ci jouait une marche funèbre devant le cortège.

En hiver, celui qui menait le corbillard -j'ai connu Mr Christolomme, puis Mr Crébier- avait sur les jambes une sorte de couverture en cuir et sous les pieds, une bouillotte. Il y avait de rudes hivers et les chevaux glissaient sur le goudron verglacé. En toutes saisons, parents et amis accompagnaient le défunt de l'église au cimetière. Monsieur le Curé et les enfants de chœur, tous en soutane noire et surplis blanc, marchaient en tête du cortège. Nouvelles prières, nouvelle bénédiction du cercueil, nouvelle aspersion d'eau bénite. Puis la famille se rangeait près de la porte du cimetière et recevait les condoléances.

A la demande de la famille, une messe pouvait être célébrée à la mémoire du défunt une semaine après les funérailles et un an après ("service de huitaine", "service anniversaire"). A cette occasion était installé à la même place que pour l'enterrement un "catafalque" : c'était une sorte de brancard portant une armature en bois en forme de cercueil, le tout recouvert du même drap noir à bordure argentée que pour les funérailles. On avait ainsi l'impression que la cérémonie se déroulait avec la présence du défunt. A tel point que dans certaines paroisses, on désignait le catafalque par un terme qui peut faire sourire ou donner le frisson : le mort en bois ...

La mission

En 1934, il y eut une "Mission", prêchée par les pères de Notre Dame de Myans, Percevaux et Lapière. Inutile de vous dire qu'ils avaient attiré beaucoup de monde ; il est vrai que ces "prédicateurs" étaient aussi de remarquables orateurs. Les hommes, même avec une foi tiède, s'étaient laissé entraîner à venir le soir à leurs sermons et ils en sortaient "tout retournés" et heureux. Je crois que cette mission a marqué d'un souvenir profond le cœur de ceux qui y ont participé.

Terminons sur une note amusante ce chapitre austère :

Les indulgences

Dans le dogme catholique, les âmes des défunts attendent au Purgatoire leur purification complète. Pour abréger leurs souffrances, des "indulgences", des remises de peine, "partielles ou plénières", pouvaient être obtenues grâce aux prières des fidèles. Dans certains cas, autant de prières, autant d'indulgences ; on les appelait indulgences "totiès quotiès" (prononcez : tossièss quosièss), "autant de fois que". Il suffisait pour les obtenir de faire autant de visites à l'église que de groupes de prière. Que les jeunes filles, par nature -ou par éducation- plus pieuses que les garçons, accomplissent gravement ce rite, c'est là quelque chose de tout naturel. Elles sortaient après avoir dit une prière, faisaient le tour de la Croix sur la place, et revenaient... Mais on a vu des garçons (les survivants se reconnaîtront ici avec amusement), engagés dans d'après parties de billes sous les platanes des jeux de boules, quitter le jeu, entrer dans l'église, s'installer dans les stalles, s'il vous plaît !-, dire leurs pater-nôtres, sortir, reprendre le jeu et revenir un moment après pour gagner de nouvelles indulgences... Et vous direz après cela que nous n'étions pas des croyants !